

Alloune l'Africain (Sotigui Kouyaté) réussit à faire fondre les réticences d'Ida (Sharon Hope), l'Afro-Américaine.

Little Senegal

Difficile rencontre entre un Africain et ses "frères" de Harlem. Avec l'immense Sotigui Kouyaté.

Deux cents ans d'esclavage, et il n'en reste rien, ou si peu : un grand vide, celui de l'oubli. Faire un film qui renouerait le fil, où l'on parlerait, au présent, de la déportation d'un peuple vers les Amériques, c'est plonger dans une monumentale tragédie. Rachid Bouchareb se place, lui, à l'échelle la plus élémentaire, la plus humaine qui soit : celle d'un Africain vieillissant qui décide de refaire le trajet de ses ancêtres afin d'en retrouver la trace, là-bas, de l'autre côté de l'océan.

L'épopée d'Alloune se dessine dans l'île de Gorée, au large de Dakar. Elle s'amorce symboliquement dans cette Maison des esclaves par où sont passés des millions de prisonniers, condamnés au voyage sans retour. Au terme de son propre périple, Alloune découvrira une autre île, virtuelle, celle-là : Little Senegal, une minuscule enclave occupée par des immigrés africains dans Harlem, à New York. Rien à expliquer, semble dire d'emblée le réalisateur. Il suffit d'observer comment l'apparition d'Alloune suffit à déclencher l'incompréhension ou, pire, le mépris. Car c'est cela qui saute aux yeux : un gouffre sépare les Africains des Afro-Américains, qui les trouvent vraiment «trop noirs». Trop différents. De trop, tout court.

Dans un premier temps, il est dans l'ordre des choses qu'Alloune soit respectueusement recueilli par son neveu, Hassan, chauffeur de taxi clandestin à Harlem. Il n'y a pas à s'étonner non plus qu'il soit rejeté sans ménagement par Ida, la femme qu'il a identifiée comme la dernière descendante d'une lignée d'esclaves partis de son propre village. D'un côté, celui qui va supporter de plus en plus mal d'être rappelé au respect des traditions.

De l'autre, celle qui se laissera peu à peu apprivoiser - et même un peu plus - par Alloune, avant de «fondre», bouleversée par la redécouverte de son passé lointain...

C'est aussi simple que cela, *Little Senegal*. Rachid Bouchareb a passé des mois sur le terrain avant d'écrire le scénario. Il en a tiré une intrigue qui tient en une demi-douzaine de lieux, une poignée de personnages, à peine plus de péripéties. On verra passer la petite-fille d'Ida, une ado paumée, enceinte d'un type qui l'a larguée, et dont le désarroi muet fait mouche sur le vieil Africain. On fera connaissance d'un copain d'Hassan, Karim (Roschdy Zem), empêtré dans une tentative de mariage blanc avec une jeune Black dont il tombe amoureux. On découvrira que la compagne africaine d'Hassan ne veut plus être, comme «au pays», une ombre sans parole. Cela, enfin, tournera mal pour Hassan, mais l'épisode choc de *Little Senegal* tient en quatre phrases et trois plans.

Certains pourront reprocher au cinéaste d'avoir tant élagué le récit que celui-ci manque parfois de souffle, d'élan. Que tel personnage reste une silhouette mal définie, ou que la volonté de dédramatiser court-circuite à l'excès telle situation. Ce dépouillement, pourtant, est un parti pris fécond. Chaque épisode touche un nerf, pointe un malaise, révèle une souffrance. Surtout, en «dégraissant» l'action, Rachid Bouchareb resserre sans cesse son film autour de son si singulier «passeur».

Que peut-il advenir de cet homme grisonnant, gauche, fragile, maladroit, de cet extra-terrestre tombé là sans repères, comme déconnecté de la réalité, et lesté de croyances d'un autre temps ? On imagine le pire. Et pourtant, il trouve sa place. Il a une ténacité douce, une

candeur qui l'immunise, des certitudes intangibles qui brisent les résistances. Du coup, il laisse sa trace sur les événements, il est celui qui fait bouger imperceptiblement les choses.

Le regard de Bouchareb n'a rien de militant ni de revendicatif. Mais à travers les tribulations de son héros, il montre ce que la conscience d'un passé riche peut apporter à la «lecture» du présent. L'argent, l'amour, la famille, la tolérance, ce sont des mots. Dans *Little Senegal*, ils sont passés au tamis d'une vision apaisée. La vision même d'Alloune, qui transporte avec lui une fabuleuse mémoire collective. Mieux : il incarne cette mémoire. Il est l'Afrique. Et elle se matérialise dans l'extraordinaire présence d'un acteur, Sotigui Kouyaté, sans qui, à l'évidence, Bouchareb n'aurait pas fait ce film-là.

Ce visage émacié et cette silhouette d'ascète, ce regard magnétique, cette intensité qui fait vibrer chaque geste, cette manière de poétiser chaque phrase (dans un anglais irrésistible) sans élever jamais la voix, tout cela n'est pas que le travail d'un comédien hors pair. On sent que l'énergie aussi sereine qu'inépuisable d'Alloune vient de loin.

Ce que Sotigui Kouyaté a puisé dans sa vie, dans sa philosophie personnelle, dans les valeurs auxquelles il croit, c'est, au-delà du talent, ce qui fertilise chaque plan. *Little Senegal* peut se voir aussi comme un passionnant documentaire sur un homme magnifique. L'extraterrestre qu'on a vu, le temps d'un film, sillonner ce coin ignoré de Harlem a un don rare : il suffit qu'il paraisse pour qu'on croie aux utopies.

Jean-Claude Loiseau